



Séance du 9 avril à 14h
Présidée par Marc Aicardi de Saint-Paul

Installation de Mme Claude Briand-Ponsart

Eloge de Pierre Morizot par Claude Briand-Ponsart

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères, chers amis,

Permettez-moi tout d'abord de remercier notre ancien président Henri Marchal, qui a bien voulu me présenter devant vous, pour les paroles chaleureuses avec lesquelles il a évoqué mon parcours et m'a confirmée dans cette Académie où Pierre Morizot m'avait introduite voici une décennie.

Pierre Morizot s'est éteint le 19 août 2018 et l'Académie a organisé une journée d'hommage le 11 décembre suivant, au cours de laquelle d'éminentes personnalités et de nombreux amis ont dit leur estime et leur attachement. Les textes paraîtront prochainement grâce au dévouement de Mme M.-F. Dumont-Heusers, que je remercie aussi personnellement. Ils m'ont permis de mieux appréhender la personnalité et la carrière de Pierre Morizot avant que je le rencontre au début des années 1990.

Dans l'Antiquité romaine, l'elogium était prononcé par le fils ou le descendant le plus proche et, si je déroge du strict point de vue de la filiation, je me situe cependant dans l'esprit de cette pratique culturelle. Ce qui mérite une explication. Lorsque, par une journée du printemps 2002, je croisai P. Morizot, il me demanda si je pouvais venir à une réunion qu'il organisait à l'École Algérienne de Paris. Il n'en donna pas la raison, mais il avait le regard pétillant de ceux qui préparent une belle surprise à leurs invités. Quelques jours plus tard, je vis qu'il avait convié les chercheurs spécialistes de l'Afrique du Nord antique, ainsi que quelques amis français et algériens. Il nous dévoila son projet : créer une société savante dédiée à l'Aurès. Ce fut le début d'une collaboration et d'un cheminement au cours desquels j'appris à mieux connaître cette personnalité forte et attachante. Après m'avoir associée à la fondation de la société Aouras, il m'incita à me porter candidate à un siège de correspondant dans cette Académie, où je me trouve aujourd'hui à lui succéder. C'est donc avec le sentiment d'une sorte de transmission que je rends hommage aujourd'hui au vir clarissimus que fut Pierre Morizot.



Pierre Morizot est né à Braine, dans l'Aisne, le 15 août 1921, dernier d'une famille qui comprenait déjà deux garçons, dont l'un, Jean, joua un rôle déterminant dans sa vie, et deux filles. Son père, Paul Simon, ingénieur agronome, doté d'un esprit aventureux, avait exercé son activité dans plusieurs pays lointains, notamment au Chili qu'il avait rejoint dans des circonstances difficiles, avant de se fixer dans le Nord comme directeur d'une sucrerie.

Au début de l'année 1940, jeune bachelier, il habitait chez ses parents à Douai et suivait des cours de droit à l'Université Catholique de Lille. Lorsqu'éclata la guerre, il trouva momentanément refuge chez des parents à Caen, avant de se diriger vers le sud de la France avec sa sœur Yvonne et ses quatre enfants. Après quelques épisodes mouvementés, il débarqua en Algérie, où il rejoignit son frère Jean, qui occupait un poste d'administrateur-adjoint à Arris, chef-lieu de la Commune mixte de l'Aurès, où il vivait avec son épouse et leurs enfants.

À cette date, Arris, situé en plein cœur du massif aurasien à 1000 m d'altitude, était un centre modeste. La population totale de la commune, qui vivait dispersée, se composait d'à peu près 50.000 à 60.000 Berbères et de quelques dizaines d'Européens. L'encadrement administratif et les équipements y étaient réduits : un administrateur, deux administrateurs-adjoints, quelques secrétaires, interprètes et commis, une gendarmerie, une école et un petit hôpital. C'est là qu'il commença sa vie professionnelle en enseignant le français à des enfants qui ne parlaient que le berbère, tout en continuant à suivre les cours de droit à l'université d'Alger. Il tomba alors définitivement sous le charme des montagnes qui l'entouraient et qu'il parcourait seul ou avec son frère, à pied ou à dos de mulet. Il arpentaient les vallées, longeait les oueds, franchissait les cols et découvrait non seulement des paysages magnifiques et des populations attachantes, mais aussi l'empreinte de Rome, car de nombreux vestiges jalonnaient ses itinéraires.

En janvier 1941, se produisit une découverte qui se révéla d'une importance historique considérable. Un cavalier qui accompagnait régulièrement Jean Morizot l'informa qu'une pierre gravée était encastrée dans un des murs de la maison que sa famille avait fait construire quelques années auparavant, à Larara, à environ 4 km d'Arris. Les deux frères le suivirent et, je cite Jean Morizot : « Nous étions ... dans une pièce obscure, faiblement éclairée par la flamme d'un briquet ou d'une bougie, nous avons fini par distinguer une pierre de vastes dimensions, prise dans un des murs et couverte de caractères latins. »

L'inscription évoquait la vie d'un chef berbère nommé Mastiès, qui s'était proclamé dux et imperator au Ve ou au VIe siècle. L'information fut transmise au directeur des Antiquités d'Algérie, L. Leschi, le bloc fut descellé, le mur reconstruit, et la pierre transportée au musée St. Gsell à Alger où J. Carcopino la vit au printemps 1942. Conscient de son intérêt, il la présenta à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en janvier 1944, sans citer le nom des deux frères. Ce n'est que douze ans plus tard qu'il leur attribua la paternité de la découverte. Aujourd'hui, elle est exposée au Musée du Bardo d'Alger et l'Académie a l'honneur d'en détenir un moulage grâce à la famille de Pierre Morizot, qui lui en a fait don, moulage qui est exposé dans le bureau du Secrétaire perpétuel. L'épithète de ce chef berbère a ouvert des



perspectives historiques insoupçonnées et suscité jusqu'à nos jours d'amples discussions. Dans ce massif jugé rebelle à la présence romaine, elle prouvait qu'un chef local se réclamait de Rome au moment où l'Empire s'effondrait en Occident.

Fruit des pérégrinations et des découvertes des deux frères parut en 1948, sous leur double signature, un article qui répertoriait les vestiges de la vallée de l'oued Guechtane. Mais ce n'est que bien plus tard, en 1976, que fut publié l'article suivant sous le seul nom de Pierre : Inscriptions inédites de l'Aurès (1941-1970). Entre-temps, les circonstances politiques et professionnelles avaient conduit les deux frères vers d'autres horizons.

Pierre Morizot était astreint au service civil en Kabylie lorsqu'il apprit le débarquement des Alliés en Algérie, le 8 novembre 1942. Une nouvelle armée française émergeait progressivement à partir de l'Armée d'Afrique, des Forces françaises libres, et de volontaires. Il s'engagea dans les Forces Françaises Libres et participa à la libération de la France. En 1945, il fut blessé à Pforzheim, transféré et soigné à l'hôpital d'Autun, où il rencontra Rosine Jean, jeune étudiante en médecine qu'il épousa quelques mois plus tard. De cette union naquirent trois enfants.

La guerre terminée, il devint pendant deux ans Attaché d'administration en zone française d'occupation, qui dépendait du ministère des Affaires étrangères, puis, reçu au concours du contrôle civil en 1947, il fut affecté au Maroc, où il resta neuf ans. Séjournant à Figuig, il y retrouva des populations berbères avec lesquelles il tissa des liens d'amitié. Le cadî de la ville l'autorisa à photographier un manuscrit arabe qu'il possédait. Il s'agit d'un dahir (un décret) du XVI^e siècle, dont il reprit l'étude en 1992 en nouant des relations épistolaires avec un savant uléma de l'oasis.

La décolonisation lui offrit l'opportunité d'effectuer un nouveau tournant dans sa carrière en entrant dans le corps diplomatique. De 1957 à 1970, il fut nommé successivement consul à Tabriz en Iran, consul général à Toronto et conseiller à Oslo. De retour à Paris, il devint conseiller diplomatique à la délégation à l'Armement de 1970 à 1974, avant de rejoindre Dakar comme premier conseiller de 1975 à 1980. Sa carrière se poursuivit avec un poste d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire dans le Sultanat d'Oman. À son arrivée à Masquât, suivant le protocole, il fut invité à aller présenter ses lettres de créances au Sultan Qabous Ibn Saïd. Il s'exprima en arabe, ce qui fit grande impression et, par la suite, il s'attira l'estime du sultan. En témoigne le fait qu'il fut le seul étranger à être invité aux funérailles d'un membre de la famille princière ; de son côté Rosine Morizot allait régulièrement prendre le thé au palais avec la mère du sultan. Sa carrière diplomatique s'acheva en 1986, après une ambassade à Sri Lanka.

Grand serviteur de l'État, Pierre Morizot était titulaire de la Croix de guerre, officier de la Légion d'honneur, obtenue à titre militaire, et chevalier du Mérite.



Sa retraite lui permit de se consacrer pleinement à ses recherches. En vérité, au cours des années précédentes, il n'avait cessé de s'intéresser au patrimoine de l'Algérie. Dès qu'il en avait la possibilité, il s'y rendait pour des enquêtes de terrain et, après l'indépendance, il bénéficia régulièrement du soutien des plus hauts responsables de la recherche archéologique. Parmi eux, citons M. Bouchenaki, directeur du Service des Antiquités, qui fit une brillante carrière à l'Unesco et œuvra avec diligence pour la sauvegarde du patrimoine algérien et, plus récemment, A. Khelifa, qui occupe la même fonction et lui a rendu un hommage appuyé.

Infatigable, il découvrait sans cesse de nouvelles traces de la présence romaine, ainsi les dix-huit colonnes qui soutiennent le plafond de la mosquée de la Zaouia de l'oued Bedjer ou les vestiges de la vallée de l'oued Mellagou, dont des mosaïques et une nécropole. Il enchaîna les publications, plus de soixante-dix articles, et deux ouvrages. Les inscriptions latines le passionnaient. Ayant appris le latin dans son enfance, il s'initia à l'épigraphie pour les décrypter et donner du sens historique à ce qui peut apparaître comme des témoignages modestes. Ainsi fit-il ressurgir de l'oubli un sénateur à Hr Fegousia, des notables municipaux, des militaires recrutés localement ou issus de régions lointaines, comme la Mésopotamie ou le Danube, des actes de dévotion envers d'antiques divinités tel le génie de Tfilzi, des dédicaces impériales. Il s'intéressa même à l'âge du mariage des jeunes filles dans l'Antiquité. Tous ces documents offrent des éclairages sur un passé, certes révolu depuis longtemps, mais qui a inscrit son empreinte dans le paysage et laissé des traces dans les mentalités : plus d'un Aurasien lui disait descendre de Romains !

Excellent narrateur, il racontait avec humour des anecdotes. L'une d'elle montre l'intérêt que suscitait sa quête au sein des populations locales. Dans les années 1980, un guide le conduisit par des sentiers escarpés jusqu'à un site désolé, où, sur un rocher, une unité de l'armée d'Afrique avait peint son numéro-matricule un siècle plus tôt. Mais, le plus souvent, il était récompensé de ses efforts. Ses explorations l'ont conduit de la protohistoire au développement du christianisme et à la présence vandale et, pendant les dernières années de sa vie, il publia plusieurs articles sur la période byzantine, par ex. sur le patrice Solomon, nommé par Justinien, dernier effort pour maintenir la présence romaine en Africa. Il compara des aménagements anciens avec ceux de la période contemporaine comme le montrent des articles sur les aménagements hydrauliques mis en parallèles avec les bisses du Valais suisse, et d'autres sur les systèmes défensifs. J'ai eu l'honneur de publier en 2014 un de ses derniers articles sur la cité de Guessès, dans lequel il faisait part de ses réflexions sur le rôle défensif des fortins.

Reçu à l'Académie le 2 février 1993 par Y. Guéna, il publia quelques années plus tard, son volume intitulé L'archéologie aérienne de l'Aurès, issu des survols de la montagne par les avions de reconnaissance de l'armée française. Les photographies confirmaient les traces de la présence romaine dans le massif, qui acquit ainsi une consistance scientifique qui lui avait été déniée jusque-là. En 2002, il fonda la société et la revue Aouras pour donner une nouvelle forme concrète à son engagement scientifique et sentimental pour l'Aurès, ses habitants et



leur passé. Il définit ainsi sa mission : « contribuer à la protection et à la mise en valeur des sites antiques des wilayas de Batna, Kenchela, Oum el Bouaghi, Tebessa,... et sensibiliser le public et en particulier les jeunes à l'importance de ce patrimoine ». Aouras visait à créer des liens de coopération entre chercheurs français et algériens attachés à leur passé lointain. Elle a permis d'encourager la protection d'un patrimoine menacé par l'ignorance et l'obscurantisme. Grâce aux amitiés qu'il avait tissées - particuliers, universitaires et associations - deux colloques internationaux se sont tenus sous sa direction, à Kenchela en 2005 et à Tebessa en 2009 ; d'autres se sont déroulés en France. Devenu Président honoraire, il garda un œil attentif et vigilant sur la société et la revue jusqu'à sa disparition. En 2015, parut son second ouvrage, Romains et Berbères face à face, qui résonne comme une réflexion sur la présence de Rome en Afrique et signe en quelque sorte son testament d'historien.

Inlassable découvreur, Pierre Morizot comprenait l'importance de la dimension historique dans un monde moderne menacé par l'oubli et la technique. Cette volonté de transmettre, lui par les découvertes qu'il partageait généreusement au fil de ses publications, de mon côté par l'enseignement et la recherche, nous a rapprochés. Sans l'empathie pour le sujet, qui oriente et anime les recherches et leur diffusion, il est impossible de comprendre l'Autre, a fortiori lorsque cet Autre se situe dans un lointain spatial, temporel et culturel. Il a assumé pleinement les grands principes qui inspirent cette Académie : aimer savoir comprendre respecter, principes qui guident mon engagement à venir. Pierre Morizot fut une passerelle entre les cultures, aussi vous comprendrez combien vive est mon émotion à lui succéder et combien je remercie l'Académie des Sciences d'Outremer de l'honneur qui m'est fait en m'accueillant sur le siège qu'il occupait précédemment.